
3 1761 08266319 6

LES PRÉVENTIONS,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PIÈCES NOUVELLES

Publiées chez Barba.

L'Homme au Masque de Fer, drame en cinq actes.
Antony, drame en cinq actes, en prose, de M. Al. Dumas.
La Maréchale d'Ancre, drame par Alfred de Vigny.
Le Jeune Prince, ou la Constitution de...., comédie.
L'Amitié des Femmes, comédie en un acte, en vers.
Le Mariage par dévouement, comédie en trois actes.
Naissance, Fortune et Mérite, comédie en trois actes, en prose.
Charlotte Corday, drame en cinq actes et en prose.
Médicis et Machiavel, drame en trois actes et en vers.
La Sœur cadette, comédie en un acte, en vers.
Zampa, ou la Fiancée de marbre, op.-com. en trois actes.
Le Livre de l'Ermite, opéra-comique en deux actes.
Les Chansons de Béranger, ou le Tailleur et la Fée.
Les Boucles d'oreille, comédie-vaudeville en un acte.
Le Bouffon du Prince, comédie-vaudeville en deux actes.
Quinze jours de sagesse, ou les Secrets, comédie-vaudeville.
La Perle des Maris, comédie-vaudeville en un acte.
Le Grand prix, ou le Voyage à frais communs, op.-com.
Adieu aux Fillettes, comédie-vaudeville en trois actes.
Le Nouveau Préfet, ou le Juste Milieu, com.-vaud. en un acte.
Le Voleur, comédie en un acte, mêlée de couplets.
L'Idiot, tableau villageois en un acte, mêlé de couplets.
La Caricature, ou les Croquis à la mode.
Messieurs Panoufle père et fils, comédie-vaudeville en un acte.
La Femme de chambre, ou Luxe et Détresse, vaudeville.

LES

PRÉVENTIONS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Tirée des Proverbes de Théodore Leclercq,

ET ARRANGÉE POUR LA SCÈNE, PAR MM. ***.

D'EPAGNY & DUPIN.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
AU THÉATRE-FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE 12 NOVEMBRE 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.
J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1832

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA MARTINIÈRE.	MM. GUIAU.
PAUL.	MENJAUD.
GASPARD.	DAILLI.
SAINT-ADÈLE.	BOUCHET.
MADAME ROBERT.	Mmes DUPONT.
AMANDA.	EULALIE.
MADEMOISELLE DELORME.	CHARTON.
LOUISON.	ANAÏS-AUBER.



La scène se passe dans la maison de campagne de madame Robert.

NOTA. Les acteurs sont placés, en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre, le premier tient la droite de l'acteur, ainsi de suite.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LES PRÉVENTIONS,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

LOUISON, GASPARD.

GASPARD.

Qu'est-ce que tu viens donc faire ici, Louison?

LOUISON.

J'apporte les lettres qu'on a été chercher à la ville.

GASPARD.

A la bonne heure; car la fille du jardinier dans un salon, ça ne se voit guère.

LOUISON.

Ne dirait-on pas que c'est la place d'un garde-chasse?

GASPARD.

Ah! mais moi, c'est différent, j'y suis par ordre du prétendu de not' demoiselle; il m'a dit drès hier au soir, de venir l'attendre ici ce matin.

LOUISON.

Faut que vous ayez fait ben vite connaissance ensemble, il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'il est au château.

GASPARD.

Que veux-tu? c'est un garçon qui n'est pas fier.

LOUISON.

Pour ça, c'est vrai: il était hier soir dans le jardin ous que je ratissais une plate-bande pour y mettre des tulipes... n'a-t-il pas voulu m'aider?... c'est qu'il s'y prend comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

GASPARD.

Je crois que c'est un bon enfant.

LOUISON.

Est-ce qu'il vous fait l'effet d'un maître, à vous, Gaspard?

GASPARD.

Ma fine! il serait à désirer que tous les maîtres lui ressembliont!... il sait déjà mon nom, il sait celui de Guillaume, il sait celui de Baptiste; il n'y a pas jusqu'à ceux de

mes chiens qu'il ne connaisse aussi... il a vu du premier coup que c'était César qui était le meilleur.

LOUISON.

Pour not' demoiselle qu'est si sucrée, et qui tient tant aux belles manières, je crains ben, avec tout ça, que ça ne fasse un drôle de mari.

GASPARD.

Drôle ou non, faudra toujours ben qu'elle en prenne son parti ; gn'y a pas à barguigner, puisque c'était convenu du vivant de monsieur Robert, qui a été associé avec le père du jeune homme : c'est une affaire d'arrangement... une chose... attends donc.... une... liquida.... une licadition... voilà ; je savais ben qu'il y avait de l'addition là-dedans, avec ça les propriétés se touchent, et puis...

LOUISON.

Et puis c'est un beau garçon.

GASPARD.

Et qui m'a l'air d'un fin chasseur, da!

LOUISON.

Oh! s'il n'y avait que des chasseurs dans le monde!

GASPARD.

Hein! plaît-il! faut pas s'mocquer des chasseurs.... vois-tu?

SCENE II.

LOUISON, PAUL, GASPARD.

PAUL, *qui est entré sur les derniers mots de Gaspard.*

Il a raison.

LOUISON, *riant.*

Il y a chasseur et chasseur.

PAUL.

Te voilà, petite... comment t'appelle-t-on?

LOUISON.

Louison, monsieur.

PAUL.

Eh bien! Louison, je te trouve bien gentille... mon père choisit toujours des servantes qui feraient fuir le diable; à la bonne heure au moins, madame Robert s'y connaît...

qu'est-ce que tu fais aujourd'hui? veux-tu que j'aille t'aider? dans quel endroit du jardin travailles-tu?

(*Il s'approche d'elle.*)

LOUISON, *finement.*

Je ne sais pas... je vas le demander à mon père, monsieur.

(*Elle sort en courant.*)

SCENE III.

PAUL, GASPARD.

PAUL.

Elle est toute drôlette, cette petite Louison.

GASPARD.

Ah! comme ça, monsieur de La Martinière...

PAUL.

Quel est celui qui la courtise parmi les gens du château?

GASPARD.

Je ne sais pas, monsieur de La Martinière.

PAUL.

C'est que tu es un maladroit... oh! bien, je le saurai demain, moi, si je m'en avise... mais il ne s'agit pas de cela... On dit qu'il n'y a pas beaucoup de gibier sur la terre de madame Robert?

GASPARD.

Oh! que si fait, monsieur de La Martinière, il doit y en avoir; gn'y a pas de maîtres au château, il n'y a que moi qui chasse.

PAUL.

Ce n'est pas une raison; les gardes-chasse font souvent plus de tort que les braconniers.

GASPARD.

Il est sûr et certain que madame ne peut pas veiller sur ses bois, et qu'elle n'aurait peut-être plus guère de gibier si elle avait un autre garde-chasse au lieu de m'avoir.

PAUL.

Oui... mais peut-être aussi qu'il y en aurait davantage. Nous verrons ça en chassant.

GASPARD, *à part.*

Faut se tenir ferme, c'est un malin. (*haut.*) Les renards aussi font tort au gibier, monsieur de La Martinière.

PAUL.

Oui... Eh bien! nous allons dabord prendre celui dont on a trouvé la trace... partons.

GASPARD.

Allons, venez, monsieur de La Martinière, je sais où il se terre... avant deux heures, nous lui aurons fait passer le goût des poules.

SCENE IV.

PAUL, GASPARD, M. LA MARTINIÈRE.

LA MARTINIÈRE.

Paul, j'ai à te parler.

PAUL.

Après la chasse, mon père, si vous le permettez.

LA MARTINIÈRE.

Est-ce donc plus pressé que de me répondre?

PAUL.

Gaspard, va toujours chercher Baptiste et Guillaume, et attendez-moi tous trois dans la cour... Voyons, mon père.

LA MARTINIÈRE.

Je ne suis pas content de toi, tu ne fais rien pour plaire à celle que tu viens épouser... tu n'as pas dit un mot pendant le souper hier, à mademoiselle Robert.

PAUL, *riant.*

A mademoiselle Amanda Robert? c'est vrai.

LA MARTINIÈRE.

Qu'elle ait un nom de roman qui te déplaise, soit... j'avoue qu'il y a quelque chose d'apprêté, de prétentieux dans ses manières.

PAUL.

N'est-ce pas, mon père?

LA MARTINIÈRE.

Mais elle est jolie.

PAUL.

D'accord.

LA MARTINIÈRE.

Elle sera riche.

PAUL.

Après?

LA MARTINIÈRE.

C'est la fille d'un ancien associé, qui pendant sa vie a été

cause que j'ai fait d'excellentes affaires; je lui dois beaucoup.

PAUL.

Ayez de la reconnaissance pour sa mémoire, de l'amitié pour la famille, soit; mais quelle nécessité de faire plus?

LA MARTINIÈRE.

Ce mariage m'arrangeait, et t'allait fort bien; la demoiselle n'a point de mauvaises qualités essentielles, à part ces petits airs qu'elle se donne... J'aime beaucoup la mère...

PAUL.

Je le sais... je sais même que vous l'aimeriez assez pour l'épouser, et j'en suis bien aise pour vous, puisque cela vous convient: est-ce une raison pour que j'épouse la fille qui ne me convient pas?

LA MARTINIÈRE.

Tu m'avais promis de te laisser marier à mon gré?

PAUL.

Vous m'avez fait le portrait de la mère comme celui d'une bonne femme sans prétention... j'ai cru que sa fille lui ressemblerait.

LA MARTINIÈRE.

Pas si haut donc, mon cher ami.

PAUL.

Je crois trouver une femme simple et franche, qui ne me gênera pas pour lui parler... je trouve des album romantiques, des romances langoureuses, une demoiselle de compagnie, que sais-je! Entre-nous, mon père, vous êtes de mon avis... un jeune homme raisonnable peut rire de ces précieuses-là, mais on ne les épouse pas; convenez-en.

LA MARTINIÈRE.

Amanda est fort spirituelle, et ne ressemble pas à ce portrait.

PAUL.

Ma foi, il ne s'en faut guère... au reste, je ne l'ai pas encore trop regardée.

LA MARTINIÈRE.

Sois au moins aimable pendant le dîner.

PAUL.

Nous verrons... je tâcherai... mais pourquoi faire?.. Ah! çà, mon père, je vous ai écouté; il n'y a pas de mauvaise volonté de ma part: je vous parle franchement, comme vous m'avez appris à le faire. A présent, je pars, oh! j'entends les chiens. Pardon... à tantôt! (*Il sort en courant.*)

SCENE V.

LA MARTINIÈRE, *seul.*

Diable de tête !... il faut pourtant que ce mariage se fasse... il arrange tout... j'y tiens d'autant plus que, par là, je puis me donner une compagne encore fort agréable, dans madame Robert, et cela, sans nuire à l'avenir de mon fils, pas plus que madame Robert à celui de sa fille... Faire son bien-être, et celui des autres en même temps... excellente spéculation !...

SCENE VI.

MADAME ROBERT, LA MARTINIÈRE.

MADAME ROBERT.

Bonjour, mon cher hôte, vous réfléchissiez là tout seul...

LA MARTINIÈRE.

Aux qualités de votre charmante fille... elle est et sera une aussi belle personne que sa mère.

MADAME ROBERT.

Toujours aimable, mon cher la Martinière. Eh bien ! comment trouvez-vous mon château ?

LA MARTINIÈRE.

Vraiment magnifique, madame Robert. Je ne suis pas encore sorti, mais de ma croisée j'ai aperçu une superbe basse-cour ; j'ai un faible pour les basses-cours : on a beau dire, cela a bien son agrément.

MADAME ROBERT.

Je suis bien de votre avis. Si j'en avais cru ma fille, je l'aurais remplacée par une cour plantée d'acacias ; elle trouve que cela est bien plus noble... mais moi, je tiens à mes poules.

LA MARTINIÈRE.

Et vous avez raison.

MADAME ROBERT.

Oh ! c'est que ma fille a reçu une si belle éducation ! Dans son couvent, il n'y avait que des demoiselles de condition... c'est au point qu'elle me dit souvent que je la fais rougir, que j'ai l'air d'une fermière... Elle a tant d'esprit, ma fille, que je n'ose pas ouvrir la bouche devant elle !

LA MARTINIÈRE.

Je crois qu'elle fait à peu près le même effet sur mon fils.

MADAME ROBERT.

Il est on ne peut mieux votre fils... c'est tout votre portrait. (*d'un air amical.*) Y a-t-il assez long-temps que nous ne nous sommes vus?... Marie... je veux dire Amanda, n'était encore qu'un enfant... Amanda, c'est le nom qu'elle veut qu'on lui donne, parce que Marie, c'est trop commun... N'est-ce pas qu'elle a un air de qualité?

LA MARTINIÈRE.

Elle me fait l'effet d'une demoiselle de Paris.

MADAME ROBERT.

C'est bien flatteur ce que vous me dites là, au moins, mon cher ami.

LA MARTINIÈRE.

Eh! eh!

MADAME ROBERT.

C'est au couvent qu'on leur donne ces airs-là. Je ne voulais pas l'y mettre, mais toutes mes amies m'ont fait la guerre, en me disant que c'était le bon ton; il a fallu céder... C'est comme pour une demoiselle de compagnie... cette demoiselle Delorme, que j'ai prise pour qu'elle eût quelqu'un à qui parler.

LA MARTINIÈRE.

Je n'aime pas trop les demoiselles de compagnie.

MADAME ROBERT.

Oh! celle-là est une demoiselle bien née, qui a éprouvé des malheurs...

LA MARTINIÈRE.

Ah! les demoiselles de compagnie sont toutes comme cela. Pour moi, je n'ai pas voulu faire de mon fils un homme à la mode; je me suis souvenu que, privé assez jeune de ma famille, je m'étais jeté dans le tourbillon du beau monde; j'étais un des élégans de la fin de l'empire... mais je me souviens aussi que je me trouvais avoir dissipé toute ma fortune, sans qu'il me restât autre chose qu'une assez bonne provision de folles prétentions et de belles manières, qui ne m'auraient pas empêché de mourir de faim, si par bonheur pour moi, un brave garçon, mon ami de collége, ce pauvre Robert, feu votre mari, n'avait eu pitié de mon ignorance, et consenti à me donner quelques notions de commerce, qu'il entendait fort bien.

MADAME ROBERT.

Ce qui vous a mis à même de vous relever et de faire d'excellentes opérations.

LA MARTINIÈRE.

C'est vrai : j'ai donc voulu mettre mon fils en état de se faire une fortune, avant de lui laisser apprendre les moyens très faciles de la perdre ; j'en ai fait un excellent maître de forges, connaissant parfaitement les bois, la manutention des usines, les forces mouvantes, un peu de physique et de mathématiques, et, je crois, l'anglais et l'allemand, enfin une instruction solide, mais rien de plus, rien de ce qni cause l'admiration des cercles de Paris ; car il ne pourrait seulement pas rimer quatre vers, il n'aurait pas le talent d'accompagner ou de chanter la plus simple romance ; et pour l'achever de peindre, il n'a aucune des belles façons de nos fashionables actuels... voilà pourquoi je crains...

MADAME ROBERT.

Bah ! bah ! on n'a jamais l'air gauche quand on est bel homme : il faut qu'Amanda l'épouse... je commence à être embarrassée d'elle... J'aime ma fille plusque tout au monde, mais c'est quelquefois gênant. Je ne vois que mes voisins, gens sans façons comme moi... si on veut rire, il y a là Amanda et sa demoiselle Delorme... au lieu qu'une fois mariée... Votre fils a l'air d'un fier gaillard !

LA MARTINIÈRE.

Vous trouvez ?

MADAME ROBERT.

Parlez-moi d'un mari qui a de la santé ! ce pauvre Robert était encore si vert... vous me croirez si vous voulez, j'y pense tous les jours... (*Elle passe la main sur ses yeux.*) Est-ce que vous ne songez pas à vous remarier, vous, La Martinière, jeune encore comme vous l'êtes ?

LA MARTINIÈRE.

Si mon fils était établi, je ne dis pas... c'est une chose bien triste que de vivre seul. (*Il lui prend la main.*)

MADAME ROBERT, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! vous avez bien raison ; j'aime à rire, moi... Amanda dit que c'est trop bourgeois, et veut quelquefois m'en empêcher... Ecoute donc, que je lui dis, je ne t'empêche pas de chanter tes *o, o*, tes *a, a*, sur ton piano. Ainsi, laisse-moi rire ; pour Dieu, laisse-moi rire !

LA MARTINIÈRE.

Elle joue du piano?

MADAME ROBERT.

Et de la guitare, c'est la mode : le neveu du préfet lui apporte les romances nouvelles; ils s'extasient ensemble sur des balivernes où je ne comprends rien, ils sont heureux... ça n'est pas cher.

LA MARTINIÈRE.

Le neveu du préfet?

MADAME ROBERT.

Oui, un petit jeune homme très gentil qui, je crois, aurait aimé à devenir mon gendre, quoiqu'il n'ait jamais osé m'en parler; mais outre que ma fille ne m'appartient plus, puisqu'elle vous est promise, il n'a point de fortune.

LA MARTINIÈRE.

Et si mademoiselle Amanda se trouvait avoir de l'inclination pour lui?

MADAME ROBERT.

Bah! bah! toutes les jeunes filles ont toujours un petit jeune homme avec qui elles chantent en attendant qu'elles se marient; ça ne signifie rien.

LA MARTINIÈRE.

Ah! madame Robert! madame Robert! vous êtes terriblement confiante!... je sais bien que si j'avais une fille, je ne lui laisserais voir personne; j'en sais trop les conséquences.

MADAME ROBERT.

Ma fille a une demoiselle de compagnie qui ne la quitte pas.

LA MARTINIÈRE, *à part.*

C'est encore moins rassurant.

SCENE VII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DELORME, AMANDA.

MADAME ROBERT.

Je suis sûre que tu viens voir si ton amoureux est avec nous?

AMANDA, *piquée.*

Je n'ai point d'amoureux, ma mère.

MADAME ROBERT.

Bonne pièce! tu fais comme si tu ne me comprenais pas?

LA MARTINIÈRE.

Mademoiselle, il est sûr que pour une demoiselle comme

vous, qui a autant d'avantages du côté de l'esprit (*cherchant.*) que du côté du cœur... (*à part.*) Je crois que je me suis un peurouillé dans mes forges, moi! (*haut.*) Mais mon fils Paul est aussi un bon garçon.

MADAME ROBERT.

Et un beau garçon, ce qui ne gâte rien... Ne fais donc pas tes mines, tu sais que je n'aime pas ça; puisqu'il doit être ton mari, on peut bien plaisanter un peu, ce me semble?

AMANDA, *à sa mère.*

Que de peine vous me faites, ma mère!... vous qui avez de l'esprit, quels propos!... on croirait entendre parler...

MADAME ROBERT.

Laisse-moi donc tranquille, est-ce que je me gêne devant nos amis? après tout, il faut se mettre à son aise. Monsieur de La Martinière, voulez-vous faire un tour de promenade?

LA MARTINIÈRE.

Volontiers. Mademoiselle viendra-t-elle avec nous?

AMANDA.

Je vous demande pardon, monsieur... mais je me suis déjà beaucoup promenée ce matin, et...

MADAME ROBERT.

Reste, reste, nous n'avons pas besoin de toi.

LA MARTINIÈRE, *bas à madame Robert.*

J'ai grand peur que mon fils ne lui plaise guère.

MADAME ROBERT.

Je voudrais bien voir ça, par exemple!

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

AMANDA, MADEMOISELLE DELORME.

AMANDA.

Quel beau-père! quel mari! suis-je assez malheureuse! (*Elle s'assied.*) Je ne vois aucun moyen d'éviter cet odieux mariage. (*Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.*)

DELORME.

Tu n'en as qu'un : c'est de te décider en faveur de Saint-Adèle.

AMANDA.

Y penses-tu?... Saint-Adèle ne peut me convenir... d'ailleurs, il n'a point de fortune.

DELORME.

Et que fait la fortune quand on aime?... Tu es touchée des tendres sentimens de cet aimable jeune homme... j'en suis sûre.

AMANDA.

Ma chère amie, tu te trompes; je n'ai rien pour monsieur Saint-Adèle.

DELORME.

Tu ne veux pas l'avouer.

AMANDA.

Avouer quoi?... que Saint-Adèle ne me déplaît pas? que je le préférerais à ce rustre qu'on m'amène, et que je ne connais que par ses grossièretés? A la bonne heure, voilà tout ce que je puis t'avouer, parce que... en vérité, il n'y a que cela.

DELORME.

Pauvre Saint-Adèle!

AMANDA.

Ce n'est pas lui qu'il faut plaindre, c'est moi... être mariée à cette espèce de sauvage!... Oh!... je suis au désespoir!...

LOUISON, *en dehors, criant.*

Monsieur Thomas! monsieur Thomas! c'est monsieur Paul, vot'maître, qui vous demande... parce qu'il est tout mouillé... descendez-lui des habits pour qu'y se change... Je crois qu'il ne m'entend pas... j'aurai pus tôt fait d'y monter moi-même.

SCENE IX.

LOUISON, AMANDA, DELORME.

LOUISON, *avec vivacité.*

Pardon, excuse, mam'zelle, si je traverse le salon, c'est que... voyez-vous... monsieur Paul... Oh! le brave jeune homme! (*Elle va pour sortir par le côté opposé où elle est entrée.*)

AMANDA.

Qu'est-ce donc? où va cette étourdie? restez: répondez.

LOUISON.

Mam'zelle, y va s'enrhumer! (*à Thomas qui arrive avec un paquet.*) Dépêchez-vous; il est dans la cour, il n'a besoin que d'une redingote; y dit que le reste sèchera en chassant.

AMANDA.

Parlera-t-elle?

DELORME.

Mademoiselle vous ordonne de vous expliquer.

LOUISON, *à Thomas, dans la coulisse.*

Allez vite, allez vite. (*à mademoiselle Delorme.*) M'expliquer? ça sera bentôt fait, vous auriez ben pu voir ça de la fenêtre.

AMANDA *et* DELORME.

Mais quoi donc?

LOUISON.

Le petit du père Pagnon, qui, en voulant rattraper son bissac, est tombé dans l'étang.

AMANDA.

Dans l'étang! grand Dieu!

DELORME.

Vite, il faut envoyer quelqu'un du château. (*Elle va tranquillement à un cordon de sonnette.*)

LOUISON.

Quelqu'un du château! c'est ça, s'y les avait attendu il aurait eu le temps de boire de l'eau; est-ce que vous n'entendez pas qu'il est sauvé? Vos gens du château, y z'y étions tous, là! L'un disait: Faut l'y tendre une perche; l'autre: Faudrait avoir un bateau; et pendant ce temps-là, le pauv' p'tit bonhomme s'en allait au grand courant, droit sous la vanne du moulin. Par bonheur que monsieur Paul passait sur la jetée; il n'a pas raisonné, lui; crac, il a sauté dans l'étang, tout habillé.

AMANDA.

Tout habillé!

LOUISON.

Oh! dam! celui-là n'a pas peur de chiffonner son jabot. Il a d'abord disparu sous l'eau... (c'est vrai de dire qu'il nage comme un poisson) y vous a empoigné le p'tit par les cheveux, et en sept ou huit brassées il a gagné le bord.

AMANDA.

Ah! tant mieux! ce pauvre enfant!...

DELORME.

Cela doit faire un monsieur bien propre, en sortant de la boue de l'étang.

AMANDA.

Il n'y a pas de quoi plaisanter; c'est fort profond et fort dangereux en cet endroit.

DELORME, *à part.*

Comme elle le défend !

LOUISON.

Sans compter qu'il a bon cœur, oui-dà! Le p'tit Pagnon pleurait parce que son sac était resté au fond de l'eau. — Qu'est-ce qui vaut ton sac? — Y vaut rien, qu'a répondu le p'tit; mais y avait du pain dedans qu'on m'avait donné par charité, et v'là qui n'y en aura pas ce soir à la maison. — Ah! c'est donc ça? qu'a dit monsieur Paul en lui secouant le bras comme pour le tuer. Est-ce qu'un homme doit pleurer? tiens, porte ça à ton père pour en acheter d'autre... et vrai, comme je m'appelle Louison, c'était dix francs qui l'y avait mis dans la main.

DELORME, *à part.*

Maudite petite bavarde! (*haut.*) Il paraît qu'il est fort aimable... pour les paysans?

LOUISON.

Oh! très aimable. D'abord y veut toujours m'embrasser.

DELORME, *part.*

Bon. (*à Amanda.*) Comme c'est flatteur pour vous!

AMANDA.

Sortez, Louison.

DELORME, *à Louison.*

Ah! il veut toujours t'embrasser? quelles mœurs!... c'est un libertin! Et vous souffrez cela, Louison?

LOUISON.

Bah! le pus souvent! je l'y ai dit que j'étais sage, parce que je voulais épouser Charlot. Eh ben! ça l'y a fait plaisir. C'est très bien, qui m'a dit, sois sage, épouse Charlot et je te donnerai ton habit de noce... Vous voyez ben, mam'z'elle, que c'est pas un libertin!

AMANDA.

Ton habit de noce? à quel titre? Il se croit déjà le maître ici, il ne met pas en doute qu'il sera mon mari quand il le voudra... Sans m'avoir dit un mot! la fatuité n'irait pas plus loin, et serait moins outrageante que ce manque de délicatesse.

LOUISON.

Ah! pour ça, mam'zelle, vous l'y faites tort: y pense pas du tout à vous épouser.

AMANDA.

Il a bien raison.

DELORME.

Certainement.

LOUISON.

Parce que je crois que vous ne lui revenez pas beaucoup.

AMANDA, *piquée.*

Comment!... cela m'est bien indifférent. Et te l'a-t-il dit, par hasard?

LOUISON.

Pas tout-à-fait... Il ne prétend pas que vous n'êtes pas jolie...

AMANDA, *encore plus piquée.*

Quand il le dirait... que m'importe?

LOUISON.

Je crois senlement que vous l'y faites peur.

AMANDA.

La sotte!

LOUISON.

Tiens, la sotte! Pourquoi que vous m'faites des questions? j'vous réponds, moi... Vous savez ben que vous ne pouvez pas faire peur, c'est une manière d'dire. Mais y croit que vous êtes moqueuse, que vous tenez à des p'tites façons... à des p'tites manières qui n'a pas, v'là ce qu'il craint.

AMANDA.

Et toi, tu lui as répondu?...

LOUISON.

Qu'c'était juste, qu'il n'avait pas les p'tites manières qui vous plaisent... C'est-y pas la vérité? Au reste, ça lui est ben égal.

AMANDA.

Louison, retiens-bien ce que je vais te dire... dorénavant je te défends de t'entretenir de moi avec M. Paul.

LOUISON.

Et s'il m'attaque?

AMANDA.

Tu t'enfuiras.

LOUISON.

Vous croyez que c'est ben facile! y court pus fort que moi. Et pis, est-ce que j'oserais faire une pareille sottise à quelqu'un qui veut me donner un habit de noce? il croirait que je n'sais pas vivre.

AMANDA.

Laissez-nous, Louison.

LOUISON.

Oui, mam'zelle. (*Elle regarde dans la coulisse.*) Ah! le v'là qu'est r'habillé déjà... et tout gaillard, même! (*Elle sort en courant.*)

SCENE X.

DELORME, AMANDA.

DELORME.

Êtes-vous contente avec vos questions?

AMANDA.

Laisse-moi, de grâce! Ce jeune homme qui vient pour m'épouser, qui ne me dit rien... qui semble me dédaigner, et dont il ne me revient pas un mot qui ne soit une insulte!...

DELORME.

De la part de cet homme-là, devais-tu t'attendre à autre chose, ma chère? Quelle différence avec Saint-Adèle! il faut prendre un parti violent... Ma chère amie, je t'aime trop pour te voir sacrifier ainsi... Je ne peux pas, je ne veux pas te laisser faire ce mariage-là.

AMANDA.

Tu ne veux pas?... Ni moi non plus, je ne voudrais pas... Mais le moyen de l'empêcher?

DELORME.

Ecoute: il en est un... celui dont s'est servi une de nos amies, Sophie de Boisguilbert. Dix mois après sa sortie du couvent, on voulait la tyranniser comme toi, pour un mariage d'argent avec un homme de rien, tandis qu'elle aimait éperdûment le chevalier Arthur de la Roche-aux-Preux, un de nos jeunes hommes les plus accomplis; elle a tout simplement... ne va pas t'effrayer?... elle a... comment te dirai-je?... elle... elle ne s'est pas fait enlever, non; elle a fait semblant qu'on l'avait enlevée, et alors les parens, fort embarrassés, tu comprends...

AMANDA.

Pas du tout.

DELORME.

Arthur avait une parente sensible, une tante respectable

par son âge et son rang dans la société, elle a consenti à recevoir pendant quelques jours notre jeune amie.

AMANDA.

Tu me fais frémir! quel conseil me donnes-tu! Et comment cela a-t-il tourné?

DELORME.

A merveille! Sophie est à présent la comtesse de la Roche-aux-Preux. Les grands parens ont été forcés de consentir, et le prétendu, détesté, a été obligé de battre en retraite. Par exemple, tu n'aurais pas besoin de t'en aller, voici ce que nous ferions...

AMANDA.

Voyons.

DELORME.

Tu traverses le parc sans être vue, tu te rends au moulin du père Blayreau, qui n'est qu'à un demi-quart de lieue au bout de la grande prairie...

AMANDA.

Après?

DELORME.

Personne ne sait que moi le lieu de ta retraite; le père Blayreau, paralytique, ne viendra pas le dire, pas plus que sa vieille femme, qui ne quitte pas son chevet. Nous aurons l'air d'aller le soigner. Passes-y vingt-quatre heures.

AMANDA, *très émue*.

Vingt-quatre heures!

DELORME.

Je t'y porterai tout ce dont tu auras besoin : on te croira à cent lieues; tu écriras une lettre à ta mère; je te la dicterai, tu diras... que le désespoir te force à cette démarche, que tu préférerais la mort à l'union qu'on t'impose, qu'il n'est qu'un seul homme pour toi... Saint-Adèle!

AMANDA.

Je ne pourrai jamais me résoudre à ce que tu me dis là!

DELORME.

Alors, tu es perdue, ma chère amie : je te vois déjà madame de La Martinière. Par pitié pour toi, ma chère Amanda... Ah! voilà Saint-Adèle! (*à part.*) Ma foi, il vient à propos; pourvu qu'il profite de ce que j'ai fait!

SCENE XI.

LES MÊMES, SAINT-ADELE.

SAINT-ADÈLE.

Toujours adorable! mademoiselle, je n'ai pas oublié l'album que vous désiriez; je l'ai fait relier dans le dernier goût, en gothique.

AMANDA.

Vous êtes aimable. Ah! quelles jolies gravures! des donjons, de vieilles armures, des squelettes, des pendus!... Oh! comme c'est moyen-âge!

SAINT-ADÈLE.

Tout-à-fait moyen-âge.

DELORME.

Ah! çà, vous saurez que mademoiselle n'aime pas monsieur de La Martinière, et peut-être que monsieur de La Martinière lui-même aime la chasse, de préférence à tout.

SAINT-ADÈLE.

C'est impossible: peut-on la voir sans l'aimer?

DELORME.

Non, certainement. (*à Amanda.*) Qu'il est aimable! (*bas à Saint-Adèle.*) J'ai parlé pour vous. Pressez, pressez!

SAINT-ADÈLE, *bas.*

Bon. (*haut.*) Eh bien! mademoiselle, à quoi vous déterminez-vous?

AMANDA.

Je ne sais... vous connaissez l'opiniâtreté de ma mère?

DELORME.

C'est un cœur de roche.

SAINT-ADÈLE.

Que n'a-t-elle le mien?

DELORME.

Oh! oui; vous qui êtes si sensible, vous ne feriez le malheur de personne! (*bas.*) Vous êtes-vous occupé de moi?

SAINT-ADÈLE, *de même*

Pas encore.

DELORME, *de même, ayant l'air de regarder le livre.*

Toujours des retards! Après tout ce que vous me devez...

SAINT-ADÈLE, *bas.*

Mon Dieu, calmez-vous; faites-moi marier et vous serez contente de moi.

DELORME, *bas.*

Eh ! de quoi m'occupai-je? Parlez-lui donc, elle revient à nous. (*haut.*) Allons, ne vous affectez pas ainsi... Il me dit que votre défaut d'énergie envers vos parens sera cause de votre malheur et de sa mort.

SAINT-ADÈLE *soupire.*

Ah !

DELORME *soupire.*

Ah !

AMANDA *soupire aussi, et dit après, en riant.*

Ah !... Eh! mon Dieu, comme nous soupirons tous ! Cela se gagne apparemment, comme quand on voit bâiller. Ah ! ah ! ah !

DELORME.

Quelle réflexion ! (*à Saint-Adèle.*) Parlez donc, attendrissez-vous.

SAINT-ADÈLE.

Mademoiselle Amanda, vous a-t-il parlé?

AMANDA.

Qui ?

SAINT-ADÈLE.

Lui.

AMANDA.

Monsieur de La Martinière ?

SAINT-ADÈLE.

Il m'est impossible de prononcer ce nom.

DELORME.

Comme c'est touchant !

SAINT-ADÈLE.

Eh bien ! mademoiselle ?

AMANDA.

Nous ne nous sommes pas dit un mot.

SAINT-ADÈLE.

Ah ! que je vous rends grace !

AMANDA.

De quoi ?

SAINT-ADÈLE.

Ah ! mademoiselle... si j'osais vous dire...

AMANDA.

Quoi ?

SAINT-ADÈLE, *d'une voix altérée.*

Le ciel m'est témoin que jusqu'à ce jour j'ai employé mes efforts à cacher mes sentimens, et jamais vous ne les

auriez connus si je n'avais acquis la certitude que l'époux qu'on vous destine est incapable d'apprécier le trésor dont on veut le rendre dépositaire.

DELORME, *à Amanda.*

Quelle générosité! quelle délicatesse!

AMANDA.

Tais-toi donc! et quelle certitude avez-vous acquise sur monsieur de La Martinière?

SAINT-ADÈLE.

J'ai pris des renseignemens exacts : c'est un sot, un coq de village, un rustre qui a l'air de se soucier fort peu de vous plaire, et qui le dit tout haut; je me suis fait écrire sur tout cela une lettre ostensible, afin qu'elle pût produire plus d'effet sur madame votre mère, à qui on pourra la montrer.

AMANDA.

Comment donc! mais c'est de la diplomatie, monsieur Saint-Adèle!

SAINT-ADÈLE, *un peu étourdi.*

Vous dites, mademoiselle...

AMANDA.

Je dis que ce que je vois de plus clair, c'est que vous m'avez compromise par cette lettre tout au moins indiscrète : on ne vous aurait pas écrit ces particularités si vous ne les eussiez provoquées... Ah! que je suis à plaindre!

SAINT-ADÈLE.

Mon Dieu, mademoiselle, j'ai fait pour le mieux. (*à Delorme.*) Je ne l'ai jamais vue comme aujourd'hui.

DELORME, *brusquement, bas.*

C'est que vous êtes si gauche aussi! chantez, cela vous réussit; au moins vous ne direz pas de bêtises de votre cru. (*haut.*) Si vous essayiez le nocturne?...

AMANDA.

Je n'ai guère envie de faire de la musique. Cependant, voyons. (*Elle va ouvrir le piano.*)

SAINT-ADÈLE, *bas à Delorme.*

Mal disposée comme elle l'est, le moyen de lui parler du moulin?

DELORME.

Laissez-moi faire. (*haut.*) On dit qu'il est délicieux ce nocturne?

AMANDA, *au piano.*

Allons, y êtes-vous monsieur ? (*On entend le cor.*) Il n'y a pas moyen de commencer.

SAINT-ADÈLE.

Rustre maudit... (*haut.*) Il m'écorche les oreilles ! Est-ce que cela ne vous porte pas aux nerfs, mademoiselle ?

AMANDA.

Non, j'aime assez le cor... Mon Dieu ! quels poumons !

SAINT-ADÈLE.

Des poumons de paysan !

SCENE XII.

LES MÊMES, LOUISON.

LOUISON.

Mam'zelle ! mam'zelle ! v'nez donc voir le beau renard que monsieur Paul a attrapé ! est-y beau ? Sainte-Vierge ! est-y beau ? Gaspard jure qu'y a pas un chasseur pour être bon chasseur comme lui.

AMANDA.

C'est bien ! en voilà assez, Louison.

LOUISON.

Mais, mam'zelle, laissez-moi donc vous dire ce qu'a fait monsieur Paul... Quand il a eu découvert ous qu'était son terrier, il lui a tendu de la main gauche un bâton que le renard a mordu avec sa gueule, et tout de suite avec sa main droite, monsieur Paul l'a pris par l'oreille si fort, si fort, qu'il l'a forcé de déguerpir. Il est là tout vivant, avec une corde au cou.

AMANDA.

C'est un jeu à se faire estropier.

LOUISON.

Estropier ! oh ben oui ! il a pus d'esprit que toutes les bêtes ensemble.

DELORME.

Comme elle en parle avec feu !

AMANDA.

Ah ! mais, vous ne savez pas qu'il a déjà fait la conquête de Louison, il l'a embrassée.

DELORME.

Cela lui convient, il doit être fier de lui plaire. Quel ton ! courir après une fille de basse-cour ! l'embrasser devant

tout le monde, dans une maison où l'on vient pour se marier!

LOUISON.

Devant tout le monde! eh ben! qu'eu mal qui y a? vous aimeriez donc mieux qu'ça soit en cachette?... Vous n'voulez donc pas voir le renard, mam'zelle? C'est que vous n'croyez p't'être pas qu'il est vivant; vrai, il est vivant.

AMANDA.

Je me soucie fort peu de ton renard, et de son habileté de chasseur; laisse-moi tranquille.

SAINT-ADÈLE.

Que je vous sais gré de votre colère! et combien vous êtes aimable de refuser!

SCENE XIII.

LES MÊMES GASPARD.

GASPARD.

Mam'zelle, je veux au moins vous le dire, parce que si madame me gronde d'avoir laissé prendre Jean-Bart, ce cheval si méchant, alle verra ben que c'est pas ma faute.

AMANDA.

Qui est-ce qui a pris ce cheval?

GASPARD.

Pardine, mam'zelle, vot' marieux; il lui a suffi de savoir que personne n'osait s'en servir, pour vouloir le monter, lui; pus je lui disais que c'était dangereux, pus y riait. (*Il s'approche de la fenêtre.*) Tenez! tenez! le voyez-vous? le v'là déjà dans le parc. (*Tous les personnages s'approchent de la fenêtre.*)

AMANDA, *dans la plus grande agitation.*

Est-ce que le cheval a pris le mors aux dents? Monsieur Paul n'en est plus le maître.

SAINT-ADÈLE, *à Delorme.*

Mon Dieu! comme elle s'y intéresse!

AMANDA.

Il va se précipiter dans le grand fossé, il y court... C'est un homme perdu! (*Elle pousse un cri.*) Ah! (*Elle se laisse tomber sur un siége.*)

DELORME, *bas à Saint-Adèle.*

Si nous n'y prenons garde, c'est un mariage manqué.

SAINT-ADÈLE.

Soyez tranquille, comme nous en sommes convenus...

AMANDA.

Eh bien, Louison?

LOUISON.

Y a pas danger, mam'zelle, le fossé est *affranchi*; le v'là qui revient sur ses pas ben tranquillement. Quel diable incarné que ce monsieur Paul!

AMANDA.

La femme qui l'épousera n'aura pas un moment de repos, elle sera toujours dans les transes.

GASPARD, *qui est resté à la fenêtre.*

Allons, y ne s'est pas contenté de faire sauter une fois c'te méchante bête, y va encore la faire ressauter! l'animal têtu a, ma fine, trouvé pus têtu que lui!

AMANDA.

Encore!

GASPARD.

Je voudrais qu'il ressautît, moi, ça m'amuse. Jean-Bart n'est pas à la noce, ben sûr!

AMANDA, *à Saint-Adèle.*

Ah! monsieur, je vous en prie, allez trouver monsieur Paul, et par pitié pour moi, priez-le de finir.

SAINT-ADÈLE.

Moi mademoiselle! que j'aille trouver... quel intérêt!... ce sont ses affaires.

AMANDA.

J'y vais aller moi-même. Peut-on me demander quel intérêt je mets à ce qu'un jeune homme ne se tue pas sous mes yeux!

SAINT-ADÈLE.

Voudra-t-il m'écouter seulement?

AMANDA.

Essayez de lui parler, vous verrez.

GASPARD.

Ou ben chargez-en une de nos femmes, alles l'y feront, morgué, faire tout ce que vous voudrez; un bonnet de paysanne sur un manche à balai serait dans le cas de le mener au bout du monde, ce gaillard-là! aussi toutes nos femelles le trouvent-elles ben agréable.

AMANDA.

Mais allez donc, allez donc!

SAINT-ADÈLE, *à Gaspard.*

Venez avec moi.

LOUISON.

Dieu! comme y se tient à cheval!

(*Elle sort en courant.*)

SCENE XIV.

AMANDA, DELORME.

AMANDA.

Ne me parlez pas, ne me dites rien! je suis ridicule, je le sens, mais c'est plus fort que moi... L'entêtement de ma mère, le sang-froid de monsieur de Saint-Adèle... Ce jeune homme dont il faut s'occuper sans cesse, tout m'impatiente, tout me déplaît; je tomberais malade, que je n'en serais pas étonnée.

DELORME.

Et pourquoi t'en occupes-tu? je fais mon possible pour te détourner de cette idée-là, il n'y a que Louison et toi qui fassiez attention à lui.

AMANDA.

Moi et Louison! qu'est-ce que cela signifie? que voulez-vous dire?

DELORME.

Comme tu te fâches! tu prends tout de travers aujourd'hui. Si tu étais de sang-froid, tu conviendrais que j'ai le droit de trouver au moins bizarre l'intérêt que tu as montré pour ce paysan, et cela dans un moment où tu te trouvais avec un homme aussi distingué par...

AMANDA.

Je ne conçois pas ton engouement. Je n'ai jamais mieux senti ma répugnance pour lui, qu'en voyant l'air piteux qu'il avait pendant sa déclaration; il est quelquefois d'une fadeur à en donner de l'impatience! sans Gaspard, je crois qu'il n'aurait pas osé aborder monsieur Paul.

DELORME.

Dès que vous le prenez sur ce ton-là, je n'ai plus rien à dire: je vois que j'ai eu grand tort de me permettre des conseils: vous ne me traitez plus comme une amie.

AMANDA.

A d'autres, à présent!... Tu as donc juré de me persécuter toute la journée?

DELORME.

Non, mademoiselle ; vous me faites bien sentir que je n'ai point de fortune et que vous m'accordez un asile chez vous.

AMANDA.

Ernestine !

DELORME.

Je vous demande la permission de me retirer un moment dans ma chambre. (*Elle sort.*)

AMANDA.

Ernestine !... Ernestine !... Après tout, je n'ai pas de torts ; quand tu auras fini de bouder, tu reviendras.

SCENE XV.

AMANDA, *seule.*

A-t-on exemple d'un pareil caprice ? Il faudra pourtant que j'aille l'apaiser, autrement elle dirait que j'abuse de ma position.... Quel ennui !... suivrais-je le conseil qu'elle m'a donné ?... feindre de m'enfuir pour un jour !... Si je croyais que cela pût effrayer ma mère et changer ses projets... peut-être... Ah ! je ne sais vraiment à quoi m'arrêter... (*Elle regarde à la fenêtre.*) Voilà ce pauvre Saint-Adèle qui ramène le sauvage... ou plutôt il a l'air de le suivre, car il fait des enjambées... ils causent ensemble... de moi, sans doute !... Je serais curieuse de savoir ce qu'ils disent... Ils viennent ici... je n'ai qu'à entrer dans ce cabinet. (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCENE XVI.

AMANDA, *cachée*, PAUL, SAINT-ADÈLE.

PAUL.

Eh ! mon Dieu, monsieur, est-ce qu'entre hommes on doit prendre tant de précautions pour convenir de ces misères-là ? Puisque l'on dit que vous aimez mademoiselle Amanda, pourquoi n'avoueriez - vous pas que mademoiselle Amanda vous aime aussi ?

SAINT-ADÈLE.

Mais, monsieur, je ne sais pas qui a pu vous dire...

PAUL.

C'est Louison qui me l'a dit ; vous devez connaître Loui-

son? la drôle de petite créature! Les filles de ce pays-ci sont gentilles, mais elles paraissent farouches; est-ce qu'elles sont toutes comme ça? vous devez le savoir, vous!

SAINT-ADÈLE.

Non, en vérité.

PAUL.

Qu'est-ce que vous savez donc? Chassez-vous, au moins?

SAINT-ADÈLE.

Très rarement.

PAUL.

O ciel! dans un pays où il y a de si beaux bois! vous aimez mieux chanter, à ce qu'on dit; moi je chante en chassant... après ça, je vous le pardonne; quand on est amoureux d'une belle demoiselle, on doit toujours faire ce qu'elle veut. Mademoiselle Amanda est musicienne, vous devez être musicien?

SAINT-ADÈLE.

Monsieur, je ne dois pas vous laisser croire que je suis amoureux de mademoiselle Amanda.

PAUL.

Pourquoi alors auriez-vous écrit à l'un de mes voisins pour avoir des renseignemens sur mon compte?... Ne soyez donc pas embarrassé, vous avez joué votre jeu... j'ai vu votre lettre... et la réponse; elle n'est pas mal, la réponse, n'est-il pas vrai? j'ai répondu à peu près comme vous le désiriez, n'est-ce pas?

SAINT-ADÈLE.

J'ai écrit à Edouard d'Ozerai, dans l'intention très désintéressée de savoir... mais c'était... pour un ami... et non pour moi.

PAUL.

Eh! mon Dieu! prenez donc garde que je ne vous en veux pas. Avouez-moi donc tout bonnement ce qui en est. Mon père et celui de mademoiselle Amanda ont conclu ce mariage pour des arrangemens de fortune. Mon père y tient, je me doute bien pourquoi; moi je n'y tiens pas du tout. Si je l'épousais je ne serais pas malheureux, moi; un chasseur n'est jamais malheureux; mais elle souffrirait, c'est inutile.

SAINT-ADÈLE.

Votre franchise me subjugue. Eh bien! monsieur, je vais vous faire un aveu.

PAUL.

Allons donc !

AMANDA *sort du cabinet et se cache derrière une psyché.*

Que va-t-il dire ?

SAINT-ADÈLE.

Oui, monsieur, mademoiselle Amanda a un penchant tellement prononcé pour... pour l'ami intime dont je vous ai parlé...

PAUL.

L'ami intime... voyons, faites-vous encore de la modestie ?

SAINT-ADÈLE.

Non, monsieur, je ne puis vous parler autrement.

PAUL.

Soit ! après... Vous disiez donc que mademoiselle Amanda avait un penchant si vif pour... pour votre ami.

SAINT-ADÈLE.

Qu'elle s'est déterminée dans sa douleur, et pour éviter ce mariage avec vous, à prendre un parti décisif. Vous entendez... une de ces mesures désespérées qui force la main aux parens.

AMANDA.

Grand Dieu !

PAUL.

Oui, je sais cela... une cachette de quelques heures au moulin de la grande prairie, pour inquiéter la mère et rebuter le futur.

SAINT-ADÈLE, *à part.*

O ciel ! (*haut.*) Est-il possible comment pouvez-vous savoir...

PAUL.

C'est tout simple : j'ai entendu, sans le vouloir, tout le plan de campagne. J'étais tranquillement à charger mon fusil, dans le bosquet derrière l'orangerie : c'était la demoiselle de compagnie qui causait très bas avec un individu fort mince, à ce qu'il m'a semblé ; je n'ai pu distinguer son visage.

SAINT-ADÈLE.

Quoi ! vous avez entendu tout ce que disait... ce monsieur... avec la demoiselle de compagnie ?

PAUL.

Tout... Entre nous, ce n'est pas grand'chose au moins que cette demoiselle Delorme ; le petit monsieur la tutoyait.

AMANDA.

Qu'entends-je!

SAINT-ADÈLE.

Il la tutoyait... Vous êtes bien sûr?

PAUL.

Très sûr. Ça m'est bien égal, comme vous pensez, cela m'est bien égal qu'il soit aimé de mademoiselle Amanda et qu'il l'épouse; qu'il écrive des lettres contre ses rivaux, je permets tout cela, c'est de bonne guerre; mais le petit moulin... non... je ne veux pas du petit moulin.

SAINT-ADÈLE.

Mais, monsieur, puisque vous ne voulez pas de la demoiselle, et qu'elle ne vous plaît pas...

PAUL.

Ce n'est pas une raison pour que je la laisse tomber dans un piége infâme; c'est une fille sage; quand je ne la connaîtrais pas, quand mes parens ne seraient pas intimement liés, je ne souffrirais pas cela: ce n'est pas pas amour, c'est par probité. Cette pauvre jeune personne, je ne l'aime pas, je ne veux pas l'épouser; je la trouve ridicule, c'est vrai, mais ça ne m'empêche pas de lui rendre un service comme à une étrangère, c'est tout simple.

SAINT-ADÈLE.

Mon Dieu! monsieur, je vous assure que les intentions de mon ami...

PAUL.

Laissez donc, c'est un malheureux... un monsieur qui mérite d'être corrigé.

SAINT-ADÈLE.

Monsieur!... C'est mon ami.

PAUL.

Ah! pardon... Défendez-vous son action?

SAINT-ADÈLE, *embarrassé.*

Je ne dis pas que... je puis défendre mes amis... mais non leurs fautes.

PAUL.

Fort bien: voilà une distinction fort subtile! mais, n'est-ce qu'une faute... voyons: Un homme qui, n'ayant pas de fortune, cherche à compromettre la réputation d'une jeune personne pour se faire épouser, parce qu'il ne l'obtiendrait jamais autrement; un homme qui se sert d'une espèce d'intrigant, pour ne rien dire de plus!... Est-ce vrai?

SAINT-ADÈLE.

Peut-être...

PAUL.

C'est sûr, et cela pour entraîner une jeune personne qui ne se doute pas du danger auquel on l'expose!... Allons, convenez-en, il mérite cent coups de cravache.

(*Ici Amanda se laisse tomber sur un siége comme si elle ne pouvait plus se soutenir.*)

SAINT-ADÈLE.

Monsieur... mais...

PAUL.

Et je les lui donnerai, si je le trouve au petit moulin... j'y veillerai; faites-moi le plaisir de le lui dire de ma part.

SAINT-ADÈLE.

Monsieur... cette commission...

PAUL.

Faites-le pour m'obliger: vous avez bien écrit une lettre en sa faveur; si vous me refusez, je me vois forcé d'exiger de vous son adresse et son nom.

SAINT-ADÈLE.

Monsieur, je ne dis pas que... je refuse.

PAUL.

Très bien; vous ferez ma commission... j'étais bien sûr que vous la feriez... Voici du monde... descendons au jardin, que j'achève de vous faire sentir tout l'odieux de la conduite de ce beau monsieur.

SAINT-ADÈLE.

C'est inutile, monsieur, je sais ce que j'ai à faire.

PAUL.

Si fait, si fait: n'oubliez pas de lui répéter tout ce que je vous dis...

SAINT-ADÈLE, *en marchant pour sortir.*

J'entends...

PAUL.

Qu'il est un fat!

SAINT-ADÈLE.

Je comprends...

PAUL.

Un malhonnête homme!

SAINT-ADÈLE.

Mon Dieu! je sais...

PAUL.

Non, non... et vous ajouterez...

(*On cesse de les entendre.*)

SCENE XVII.

AMANDA, *seule.*

Je n'en puis plus!... je me sens suffoquée!... je viens donc d'entendre la vérité sur mon compte! trompée par ceux à qui je donnais ma confiance! celui que j'ai pris en aversion d'avance sans savoir pourquoi... c'est un homme généreux... brave, délicat... c'est lui qui me protége! sans m'aimer... quoiqu'il me trouve ridicule; quelle humiliation!... peut-être l'ai-je méritée, puisque je semblais lui préférer ce Saint-Adèle qui n'avait pour lui que l'étrange mérite de se faire un visage du XVe siècle, en portant le costume d'aujourd'hui... peu s'en est fallu que je donnasse des droits sur moi à un fourbe qui ne visait qu'à ma fortune! un lâche qui... et cette Delorme... Je n'ai pas voulu croire ce qu'on m'en avait dit dans le temps; j'ai forcé ma mère à la prendre pour avoir une complaisante de mon orgueil. Ma petite vanité faillit me coûter bien cher... que ferais-je à présent? je ne puis paraître aux yeux de monsieur Paul... brave jeune homme! il est franc, celui-là! comme il regarde un homme en face, lui!... et les beaux yeux!... comme ils sont vifs! Enfin, il partira avec l'idée qu'il a de moi... que je suis ridicule, orgueilleuse, sans amabilité... que je suis à plaindre! j'en pleurerais de rage! Allons nous renfermer dans ma chambre, je n'en sortirai que quand il sera parti.

SCENE XVIII.

LOUISON, MADAME ROBERT.

MADAME ROBERT.

Amanda! Amanda! Louison, va dire à ma fille qu'elle fasse une toilette pour le village.

LOUISON.

Une toilette pour le village?

MADAME ROBERT.

Eh! oui, un tablier, un bonnet... tu sais.

LOUISON.

Oui madame; elle va danser avec nous comme la dernière fois! quel plaisir! j'y vais, madame.

(*Elle sort.*)

SCENE XIX.

MADAME ROBERT, *seule.*

J'ai dit au père d'envoyer ici son fils; je veux qu'il se rencontre avec Amanda : il est temps que tout cela finisse. Elle ne peut pas être malheureuse avec un mari tourné comme celui-là. Son père aussi est encore on ne peut pas mieux ! il me dit des choses tendres... je l'ai vu avec plaisir... Ma foi, si nos enfans se marient, je ne vois pas ce qui m'empêcherait... aussi bien je ne veux pas rester veuve; j'ai été mariée pendant quinze ans, j'en ai l'habitude : voilà deux ans que j'ai perdu mon mari... j'ai beau avoir de l'occupation, quand il pleut on ne peut rien faire dehors, on s'ennuie à mourir, au lieu que... C'est bien décidé, ma fille épousera le jeune homme; et si le père me parle encore comme il l'a fait ce matin, je lui dis oui tout de suite. Les voici, ils ont l'air de parler avec beaucoup d'action.

SCENE XX.

MADAME ROBERT, PAUL, LA MARTINIÈRE.

LA MARTINIÈRE.

Madame Robert, mon fils me donne d'assez bonnes raisons pour excuse de sa conduite.

PAUL.

Oui, madame, je vous demanderai la permission de vous dire que tous les projets possibles, toutes les convenances de fortune ne serviront de rien pour mademoiselle Amanda, ni même pour moi.

LA MARTINIÈRE, *et* MADAME ROBERT.

Comment ?

PAUL.

Oui, tant que je n'aurai pas eu occasion de lui parler; mais je viens de promettre à mon père que je saisirais la première occasion de m'expliquer avec mademoiselle Amanda... tout seul, si vous voulez bien le permettre. J'en tremble d'avance; mais c'est égal, j'en serai quitte.

LA MARTINIÈRE.

Vous l'entendez?

MADAME RORERT.

C'est très bien, excepté qu'il ne faut pas trembler...

Justement, ma fille va descendre, nous vous laisserons avec elle.

PAUL.

Comment déjà? je croyais que c'était pour le bal, j'aurais été plus à mon aise.

MADAME ROBERT.

Allons donc, enfant!... Que veux-tu, Louison?

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, LOUISON.

LOUISON.

Oh! rien du tout, madame; c'est seulement mamz'elle qui m'envoyait voir si sa maman était au salon avec ces messieurs, parce que sans ça alle ne descendrait pas. Elle est habillée.

MADAME ROBERT.

Va lui dire que tu m'y as vue.

LOUISON.

Oui, madame.

MADAME ROBERT, *à La Martinière.*

Et nous, sortons.

LOUISON, *revenant.*

Ah! çà, mais... Madame Robert s'en va, j'peux pas aller dire à mam'zelle qu'alle est au salon, ça serait mentir... et pis, alle m'en voudrait.

PAUL.

Oh! tu as raison; n'y vas pas.

LOUISON.

Ah! mon Dieu! la v'là au bout de la salle à manger qui m'fait des signes pour savoir si elle peut entrer: c'est embarrassant ça, faut désobéir à la mère ou à la fille.

PAUL.

La voilà! dis-tu?...quoi, cette jolie paysanne avec ce bonnet rond et ce tablier bleu!

LOUISON.

Sûrement que c'est elle... elle est habillée pour la danse avec nous, quoi donc!... qu'est-ce qui faut dire?

PAUL.

Elle est charmante comme cela.

LOUISON.

Hein! dites donc?

PAUL.

Fais-lui signe de venir... et va-t-en.

LOUISON.

Faut-il ?... allons!

(*Elle se penche vers la porte, fait signe à Amanda et elle se sauve.*)

SCENE XXII.

AMANDA, PAUL.

AMANDA.

Ma mère n'est pas ici? (*Elle va pour sortir.*)

PAUL.

De quoi avez-vous peur, mademoiselle?

AMANDA.

Vous me reconnaissez, monsieur?

PAUL.

Je serais bien maladroit de ne pas vous reconnaître après vous avoir vue deux fois.

AMANDA.

On ne peut pas dire qu'on a vu des gens qu'on n'a pas regardés.

PAUL.

Vous croyez donc aussi que je ne vous ai pas regardée?... C'est le bruit de la maison, mon père m'en a déjà fait le reproche; mais je ne croyais pas que vous... vous y fussiez trompée, mademoiselle.

AMANDA.

On me l'a dit... car pour moi...

PAUL, *avec malice.*

Oh! oui, vous étiez trop occupée pour en faire la remarque. En effet, quand on passe tout le temps d'un souper sans rien prendre, qu'après cela on roule entre ses doigts de la mie de pain dont on fait des petits canards qu'on finit par donner à un chien, on n'a guère le temps de s'apercevoir si les gens s'occupent de vous ou ne s'en occupent pas.

AMANDA, *souriant.*

Vous avez pris garde à tout cela?

PAUL.

A déjeuner vous avez fait la même chose, et si votre demoiselle de compagnie ne vous avait fait apercevoir de votre distraction...

AMANDA.

Il faut que vous soyez sorcier, car vous étiez comme un affamé, la tête dans votre assiette, coupant votre pain avec votre couteau, ce qui ne se fait jamais.

PAUL.

J'avais tort?

AMANDA.

Grand tort! n'attendant pas que vous eussiez fini une chose pour en demander une autre; cent fois au moment de mettre vos coudes sur la table.

PAUL.

Mais, je ne les ai pas mis.

AMANDA.

De combien s'en est-il fallu?

PAUL.

Enfin je ne les ai pas mis... ce que c'est que l'habit, pourtant! Si vous n'étiez pas mise comme vous l'êtes, tout ce que vous me dites me donnerait de l'humeur peut-être; votre franchise me paraîtrait de la moquerie. Je ne puis pas souffrir les personnes moqueuses.

AMANDA.

Il n'y a pas à se moquer de vous.

PAUL.

Oh! si, vous vous moquez un peu... vous me trouvez mal élevé.

AMANDA.

Un homme mal élevé est un homme qui a des défauts essentiels; je ne crois pas que vous en ayez... pour ce qui est de conventions d'usage, c'est l'affaire de quelques leçons.

PAUL.

Ah! oui; mais qui est-ce qui me les donnera ces leçons?

AMANDA.

Tout le monde, la première personne venue; moi, si vous voulez.

PAUL.

Vrai!... mais non; quand vous aurez repris vos airs de grande dame, vous n'aurez peut-être plus la même volonté.

AMANDA.

Il paraît que vous n'avez confiance en moi, que parce que j'ai un bonnet et un tablier?

PAUL.

Un bonnet et un tablier! c'est pour me reprocher de

parler aux paysannes. Voulez-vous savoir pourquoi je leur parle?... c'est parce que je sais comment leur parler. Une paysanne à qui on dit qu'elle est jolie, est contente. Si j'allais dire la même chose à une demoiselle comme vous, elle me recevrait bien, je crois!

AMANDA, *souriant.*

C'est selon.

PAUL.

C'est selon? quoi?...

AMANDA.

Si vous le disiez de façon à le faire croire.

PAUL.

Je me rends justice : je ne suis pas bon pour faire des façons, j'y serais gauche; j'ai vu tout de suite que je ne pouvais pas vous convenir, et que vous ne m'aimeriez jamais. Je sais bien dire que je suis un homme grossier, qui ne sait faire la distinction de rien, qui n'a de goût que pour les filles de campagne, qui préfère les visages brûlés du soleil et les grosses mains rudes, aux teints fins et délicats et aux petites mains bien blanches. (pas encore si bête, pourtant!) Enfin, j'ai dû vous refuser ; je fâche mon père, mais je n'ai pas peur de lui; tandis que la maman Robert n'est pas bonne quand elle si met. Ainsi j'ai dit que je voulais partir pour que l'on ne vous grondât pas.

AMANDA.

Vraiment, monsieur Paul, si c'est là le motif, c'est très délicat. Mais pourquoi partir?

PAUL.

Il le faut, mademoiselle. Peu vous importe que je reste quelques jours de plus, vous n'y risquez rien; moi, ce ne serait pas de même.

AMANDA.

Pourquoi cela?

PAUL.

Ah! vous m'écoutez, vous causez avec moi. Si je venais à m'apercevoir que vous êtes meilleure fille que je n'avais cru, et la chose est possible... Il vaut mieux que je m'en aille.

AMANDA.

Ce n'est pas raisonnable ; car de mon côté si je venais à réfléchir qu'un bon cœur et de la franchise sont préférables aux grimaces et aux gentillesses qu'on voit faire à quelques jeunes gens, et que des singes feraient tout aussi bien, je serais peut-être fâchée de vous voir partir.

PAUL.

Non, mademoiselle, vous ne seriez pas fâchée : vous voulez bien que je m'en aille, mais tout en me congédiant vous y mettez de la politesse.

AMANDA.

Mais, monsieur, je ne vous congédie pas.

PAUL.

Si !

AMANDA.

Mais, non.

PAUL.

Eh bien ! (*Il approche d'elle brusquement.*) voulez-vous m'épouser ?

AMANDA.

On n'a jamais fait une pareille question aussi brusquement.

PAUL.

Là ! j'en étais sûr... Si je vous plaisais, ma question vous paraîtrait naturelle.

AMANDA, *un peu embarrassée.*

Vous êtes fin, monsieur Paul... vous n'agissez ainsi que pour que l'on vous refuse.... parce que... sans doute... vous avez une autre inclination ?

PAUL.

Moi ?

AMANDA, *lui faisant la révérence.*

Je vous laisse parfaitement libre, monsieur. (*Elle sort.*)

SCENE XXIII.

LOUISON, PAUL.

PAUL, *seul.*

En voilà bien d'un autre !... j'ai une inclination... et la preuve qu'elle en donne, c'est que je lui demande tout net si elle veut m'épouser ? Je vivrais cent ans, que je ne comprendrais rien aux demoiselles.

LOUISON, *se montrant.*

Dites donc, monsieur, êtes-vous d'accord ? j'aurai-t-y mon habit de noce ? j'attendais qu'mam'zelle soit sortie.

PAUL.

Oh ! bien oui ! d'accord, je n'ai pas le ramage de son Saint-Adèle, il lui faut quelqu'un comme cela.

LOUISON.

Je l'ai d'abord cru comme vous ; mais monsieur de Saint-

Adèle vient de monter en voiture pour Paris, avec mademoiselle Delorme, et puis j' vois ben qu'c'est vous qu'alle préfère.

PAUL.

Joliment!... je lui ai demandé si elle voulait m'épouser, elle m'a répondu qu'elle me laissait parfaitement libre.

LOUISON.

Eh ben!

PAUL.

Tu vois bien qu'elle ne m'aime pas.

LOUISON.

Vous voulez p'têtre qu'alle vous dise qu'alle est folle de vous; les filles n' disent jamais ça... que ben tard... moi, j' lai pas encore dit à Charlot; je n'y en dis juste que c'qui faut pour qui courre après moi.

PAUL.

Comment, tu crois que c'est une finesse?

LOUISON.

Pardi! est-ce que si alle vous aimait pas, alle se serait trouvée mal quand vous avez sauté le fossé à cheval?

PAUL.

Elle s'est trouvée mal? c'est singulier.

LOUISON.

Presque tout-à-fait; et pis, est-ce qu'alle n'a pas été fâchée toute rouge quand j'l'y ai eu dit qu'vous m'aviez embrassée, quoique ça soit pour rire? quoique ça y aurait fait si alle n'avait rien pour vous? Allez, allez, j'suis d'campagne, mais j'y voyons clair.

PAUL.

Tiens!... cette petite Louison me dit là des choses... j'y penserai, ma foi.

LOUISON.

N' dites pas que j' vous ai conté ça au moins, monsieur Paul! surtout à madame que voici.

SCENE XXIV.

LES MÊMES, MADAME ROBERT, LA MARTINIÈRE, *ensuite* AMANDA.

MADAME ROBERT.

Heureux âge que le nôtre! plus jeunes, nous aurions fait bien des enfantillages avant d'en venir où nous en sommes. Un mot nous a suffi... (*à demi-voix.*) Ne me serrez donc pas tant la main, La Martinière.

PAUL.

Quand partons-nous, mon père ?

LA MARTINIÈRE.

Que dis-tu?

MADAME ROBERT.

Paul, vous allez devenir mon fils à double titre, comme mari de ma fille, et comme fils de mon époux.

LA MARTINIÈRE.

Oui, mon ami, madame Robert consent à m'épouser.

LOUISON.

Là ! quoi que j'disais... ferez-vous encore des difficultés à présent?

LA MARTINIÈRE.

Comment, c'est mon fils qui fait des difficultés !

MADAME ROBERT.

Que trouvez-vous à redire à ma fille, monsieur ?

PAUL.

Mon Dieu! madame, chacun se marie pour soi: vous avez plu à mon père, mon père vous a plu, vous vous mariez ensemble, c'est comme cela qu'on doit faire... mais quand on ne se plaît pas...

LA MARTINIÈRE.

Paul, c'est toi...

MADAME ROBERT.

Ne croyez pas que cela vienne de lui... Amanda lui aura fait quelque confidence en le priant d'arranger cela vis-à-vis de nous... Louison, va chercher ma fille... Ah ! la voici heureusement.

MADAME ROBERT, *à Amanda qui entre avec vivacité.*

Approchez, approchez, mademoiselle.

AMANDA.

Mon Dieu! qu'avez-vous donc contre moi, maman ?

MADAME ROBERT.

Vous allez le savoir.

PAUL.

Mademoiselle, je vous prie de ne me croire coupable en rien dans tout ceci... On veut que dans la conversation que nous avons eue ensemble, vous m'ayez dit que vous refusiez de m'épouser.

AMANDA.

Je n'ai pas dit cela, monsieur.

PAUL.

Vous voyez, mon père !

LA MARTINIÈRE.

Alors, c'est donc toi qui romps nos engagemens?

PAUL.

Oh! des engagemens, mon père, on n'est obligé à tenir que ceux qu'on a pris soi-même.

AMANDA.

M. Paul a bien raison.

MADAME ROBERT.

Ainsi, mademoiselle, il vous est indifférent de rompre tous les projets de repos, de bonheur de votre mère... La Martinière et moi nous nous décidions à ne faire qu'une seule famille, uniquement pour votre avantage à tous deux; mais pour le caprice de mademoiselle, il faut que sa mère renonce à tout ce qui pouvait lui être agréable... C'est fini, je ne le ferai pas si ma fille n'est pas mariée avec son fils... j'y renonce avec peine... je suis franche, mais j'y renonce.

AMANDA.

Mais, ma mère, pensez-vous que je veuille vous causer du chagrin, ou mettre obstacle à votre bonheur?

PAUL.

Prenez garde, madame, que, par crainte ou par timidité, mademoiselle ne vous réponde autrement qu'elle ne le ferait si vous lui parliez avec moins de colère.

MADAME ROBERT.

Je n'ai pas de colère, monsieur, mais je veux qu'on me réponde. Elle vous refuse... ainsi...

AMANDA.

Mais, ma mère... puisque par ce refus je vous afflige...

PAUL, *bas.*

A coup sûr, elle ne sait pas ce qu'elle dit. (*haut.*) Ne vous laissez pas intimider, mademoiselle; si vous ne voulez pas de moi, avouez-le franchement.

LA MARTINIÈRE.

Puisque mademoiselle a répondu...

MADAME ROBERT.

Eh bien! monsieur?

LA MARTINIÈRE.

Parleras-tu, enfin?

PAUL.

Ah! c'est différent; ma réponse ne sera pas aussi courte que celle de mademoiselle Amanda, car j'y mettrai des conditions.

MADAME ROBERT.

Des conditions !

PAUL.

Soyez tranquille, je vais vous donner beau jeu pour me refuser. Si ce mariage se faisait, je voudrais aller passer trois ou quatre mois tout seul avec elle.

LA MARTINIÈRE.

Tu ne passeras pas tout ce temps-là sans chasser ; que deviendra-t-elle ?

PAUL.

Tant pis pour elle, elle chassera avec moi. (*bas à Amanda.*) Allons donc, mademoiselle, montrez de l'humeur, ou vraiment vous allez me faire croire...

MADAME ROBERT.

Tu chasserais, ma pauvre fille ! toi qui ne peux pas seulement faire à pied le tour du parc.

AMANDA, *gaîment.*

Je chasserai à cheval.

MADAME ROBERT.

Allons donc ! tu as une peur horrible des chevaux.

PAUL.

Oh ! mademoiselle, si je pouvais croire que vous fussiez de bonne foi... mais non, je ne suis pas assez heureux.

AMANDA.

Monsieur Paul, aurez-vous un cheval bien doux à me donner ?

PAUL.

Est-il possible !... Oui, je vous dresserai un petit cheval qui se mettra à genoux devant vous pour que vous puissiez le monter plus à l'aise ; c'est la seule éducation que je puisse donner ; mais il n'y manquera rien, je vous en réponds.

AMANDA.

Vous savez faire encore quelque chose de plus, monsieur ; vous sauriez protéger, en galant homme, une jeune fille inconséquente, quand même vous la trouveriez ridicule.

PAUL.

O ciel ! vous avez écouté !... effectivement j'ai dit... vous ne me le pardonnerez jamais.

AMANDA.

Rassurez-vous, monsieur, la jeune fille n'est pas encore assez ridicule pour ne pas apprécier vos sentimens ; c'est pour cela qu'elle vous aime et qu'elle vous le dit de bon cœur. (*Elle lui tend la main.*)

PAUL.

Oh ! que je suis heureux ! (*à part.*) Par exemple, si je lui ai plu, ce n'est pas par des complimens, je peux le dire.

LA MARTINIÈRE.

Si j'y comprends un mot !...

MADAME ROBERT.

Ni moi non plus ; mais je crois qu'ils se comprennent entre eux.

PAUL.

Oui, mon père.

AMANDA.

Oui, maman.

LOUISON.

Entendez-vous le violon ? on n'attend plus que vous pour commencer. (*s'approchant de Paul.*) Dites donc, monsieur Paul, v'là Charlot : faut que je vous le fasse voir, puisque vous voulez m'donner mon habit de noce. Il est dans la cour : c'est ce grand-là qu'est tout frisé.

PAUL.

Oui, ma petite Louison, tu l'auras, je t'en donne ma parole. (*Il va pour l'embrasser, Amanda se met entre eux.*)

AMANDA.

Faites donc attention que son futur peut vous voir.

PAUL, *lui baisant la main.*

Vous avez raison, la joie me rend fou.

MADAME ROBERT.

Il faudra veiller sur ton mari, ma chère amie.

AMANDA.

Soyez tranquille, maman, j'ai quatre mois pour le sermoner.

MADAME ROBERT.

Ah ! çà, maintenant, me diras-tu ce que tu avais dans la tête, pour refuser un homme réellement aimable ?

LA MARTINIÈRE.

Oui, qu'aviez-vous contre lui ?

AMANDA.

Rien de raisonnable, ma mère, des préventions.

FIN.